Une nouvelle volupté
Surgit du seul effort et de son âpreté ;
On rejette de soi le doute et l'ironie ;
A force de vouloir on éduque le sort ;
L'heure est trop belle enfin pour qu'on songe à la mort,
Et l'âme où la pensée immensément travaille
Est toujours prête au risque et rangée en bataille.

Emile VERHAEREN.

Conséquences et inconséquences

Si, parmi tous ces compromis que les circonstances des temps rendent ou font considérer comme nécessaires, il n'existe pas de conception du mieux et du pire dans l'organisation sociale, si l'on ne voit rien au delà des exigences du moment et qu'on prenne l'habitude d'identifier le mieux prochain avec le mieux définitif, il ne peut y avoir de véritable progrès.

Herbert SPENCER.

QUELQUE PART EN SUISSE
Septembre 1941

Comment la paix sortirait-elle de ce chaos que représentent les nations? Pour l'obtenir en vérité, il faudrait que de cette épreuve du fer, du feu et du plomb que nous subissons aujourd'hui, sorte la conception du mal causé par l'Etat. Peut-on raisonnablement admettre ce résultat quand on voit « les amis de la paix » croire malgré tout que les Etats neutres, si peu neutres soient-ils, seraient aujourd'hui capables de formuler seulement un desiderata dans le sens de la paix?

La paix durable ne saurait être l'œuvre des Etats; elle pourrait être celle des individus, à condition de ne plus être des nationalistes, des patriotes, c'est à-dire les esclaves des intérêts de la classe capitaliste qu'ils confondent toujours avec ceux de la collectivité, à condition de s'éloigner de toute politique servant au mieux les privilèges de classe comme la guerre actuelle en est la plus concluante des démonstrations. En sommes nous là? Non, pas encore, mais pour nous y rapprocher gardons-nous de laisser croire que nous donnons encore à l'Etat une puissance pour le bien qu'il ne possède pas, qu il n'a jamais possédé. La chute du militarisme, la fin des guerres ne viendront jamais des Etats, mais des individus. Faisons tous nos efforts pour diminuer la puissance des premiers et œuvrons de toutes nos forces pour rendre aux seconds la foi en eux mêmes et en leur action que la croyance en l'Etat leur a peu à peu enlevée.

Voilà l'œuvre à accomplir, celle qui arrache les individus à l'Etat, qui les dresse en ennemis irréductibles ne se laissant plus abuser. La paix durable est à ce prix : toute autre action ne serait qu'un leurre et une compromission de plus et en voilà assez; les victimes de la guerre ne sont-elles pas les victimes de l'Etat, de la Patrie, de ces divinités nouvelles pour lesquelles l'individu se sacrifie après s'être si souvent immolé pour un Dieu imaginaire?

Georges HERZIG (*Le Réveil*, 23-1-1915).

Conséquences et inconséquences

La guerre étant la plus grande des folies, il n'est pas étonnant d'en entendre déraisonner et non raisonner.

Signalons avant tout ceux qui, la paix n'ayant pas été maintenue, trouvent que nous devrions être particulièrement reconnaissants à ceux qui ne songeaient qu'à la guerre, sans rien essayer pour l'empêcher.

D'autres voudraient que nous devenions partisans du militarisme suisse, qui contribue dans une certaine mesure à nous éviter une invasion dont les antifascistes auraient le plus à souffrir. Personne ne voudra pourtant prétendre que le militarisme est un bien, et tous les mobilisés ne le considèrent certes pas comme tel. C'est donc un mal qui doit nous préserver d'un plus grand mal, mais qui le plus souvent, au contraire, le provoque. Ce n'est pas le cas de l'armée suisse obligée à une stricte défensive, mais rien ne serait plus ridicule que de combattre le militarisme sans y inclure celui de son propre pays. Un mal, même jugé nécessaire, reste un mal, et il n'y a donc pas lieu de s'en féliciter.

A propos précisément de la Suisse, nous voudrions faire une remarque. Nos financiers ont prêté aux pays contre lesquels la neutralité helvétique doit être défendue une somme qu'il n'est pas exagéré de fixer à 5 milliards sinon plus, milliards qui ont servi à leurs armements. La Suisse n'en a pas encore dépensé autant pour sa propre défense. Ainsi les patriotes ont fourni plus d'argent aux éventuels agresseurs que pour résister à l'agression. Comprenne qui pourra et approuve qui voudra.

Comme il n'est guère possible de ne pas souhaiter la défaite de Hitler et Mussolini, on nous somme de faire cause commune avec Churchill et Roosevelt, devenus à la dernière extrémité défenseurs de la démocratie, après l'avoir laissé étrangler en presque toute Europe, au milieu de la passivité générale des peuples, ne s'apercevant pas qu'à moins d'abandonner le monde entier au nazisme, la guerre allait éclater à brève échéance. Ceux qui ont aidé à imposer le fascisme à l'Espagne, avec l'intervention italo-allemande dont ils furent les complices, se proposent à présent d'en délivrer le monde entier. Nous leur souhaitons bonne réussite, mais nous gardons à leur égard une méfiance par trop fondée et que les douloureux souvenirs de l'autre guerre ne peuvent qu'accroître.

L'argument que la guerre venant à éclater, les armements combattus par nous se trouvent justifiés, est un bien pauvre argument, puisque sans ces mêmes armements la guerre n'eût pas été possible. Il fallait donc s'y opposer à temps au lieu de concourir avec des crédits et des matières premières à les développer aussi bien en Allemagne qu'en Italie. Le surarmement a valu à ces pays de connaître presque cette famine, dont ils se sont servi pour motiver ensuite leur politique d'espace vital et d'agression, excusée même par certains pacifistes à courte vue. Il serait, d'ailleurs inouï qu'ayant prévu, dénoncé, combattu un mal, en bravant même persécutions et condamnations, lorsqu'il vient à sévir dans toute son horreur, nous nous confondions avec ceux auxquels il est dû.

Que dire de la Russie, à propos de laquelle les staliniens du monde entier poussent des cris de triomphe, comme si au lieu de battre en retraite sur tous les fronts, ses armées avaient envahi l'Allemagne ! Il suffit de comparer leurs dithyrambes sur l'Armée rouge avec la situation angoissante dans laquelle elle se trouve pour souligner le bluff même à l'égard de ces armements, auxquels les bolchevistes travaillent depuis vingt ans avec le plus de ténacité et de moyens.

Personne n'a jamais cru qu'en ces vingt ans de paix un pays de 180 millions d'habitants ne put rien faire, rien construire, rien créer. N'importe quel gouvernement bourgeois — et fort probablement à moins de frais et de souffrances — y aurait accompli l'industrialisation, la militarisation et l'extension scolaire dont les staliniens font si grand cas, comme s'il s'agissait de quelque chose de miraculeux. Il suffit de songer à ce qui a été réalisé en Allemagne en moins de temps et avec une population et des moyens bien inférieurs pour en conclure à une « génialité » beaucoup plus grande du nazisme que du bolchevisme. Et à ce propos, que sont devenus les millions d'électeurs communistes allemands ? S'il y a eu quelques nouvelles de ceux d'autres pays, personne n'a rien su du parti communiste qui était le plus fort du monde après le russe. Parmi les millions de combattants contre l'Armée rouge, quel est le nombre d'ex-staliniens ? Il est sans doute considérable, hélas !

Ce n'est vraiment pas le cas d'admirer l'œuvre de Staline aboutissant à une immense catastrophe, qui restera telle même si la Russie n'est pas acculée à une capitulation, comme nous le souhaitons ardemment. Il faut une certaine inconscience pour continuer à répéter : « Voyez quel incomparable pays est l'URSS ! Tout

y est supérieur, grandiose, parfait, insurpassable ! » Que d'hommes et de choses n'y voyons nous pas surpassés ! Réjouissons-nous quand même que le bluff fut moins grand qu'on ne l'avait cru.

La guerre ne nous a fait revenir sur aucune de nos opinions, de nos critiques, de nos théories. Elle les a toutes confirmées. En souhaiter le cours le moins dangereux pour nous mêmes et pour l'avenir du monde ne signifie guère que nous fassions nôtre n'importe quelle idéologie guerrière. Par le simple fait d'être telles, nous jugeons toutes ces idéologies condamnables. D'aucuns nous trouvent néanmoins inconséquents de ne pas rester indifférents devant des événements secouant tout le globe, comme si nous n'en étions pas menacés et frappés autant que les autres mortels.

Certes, il faut prendre garde dans le débordement des passions à ne pas nous laisser entraîner dans d'autres voies que la nôtre. Il devrait suffire d'avoir assisté au brusque changement de camp de la Russie pour comprendre que les forces qui s'opposent ne sont pas si distinctes et inconciliables qu'on veut bien le dire. Ceux qui affirment aujourd'hui qu'il n'est guère possible d'admettre le fascisme et le nazisme, que d'avances, d'offres et de dons ne leur ont-ils pas fait des années durant ! Et pourtant Hitler et Mussolini ne cachaient guère les buts poursuivis. Ils représentaient un élément de réaction considéré dans chaque pays avec sympathie par les classes dirigeantes qui se proposaient de l'imiter, aussi combien suspecte leur condamnation actuelle nous paraît elle ! N'avons-nous pas vu en France la cinquième colonne clérico-fasciste n'attendant que le moment d'arriver au pouvoir avec les baïonettes de l'invasion étrangère ? Et ce ne fut pas le cas de la France seulement.

Les conséquences du régime capitaliste et étatiste sont bien celles prévues par nous, et il n'y a jamais eu inconséquence, entraîné malgré soi dans un désastre, à souhaiter qu'il prenne fin avec le plus de chances possibles de salut. Rien n'est aussi naturel devant le danger que de chercher un abri, mais cela ne signifie pas que l'on approuve d'avoir changé la surface de la terre en un champ de mines ou un camp retranché. Dans le déchaînement de forces immenses, en cherchant n'importe quelle protection, nous n'en demeurons pas moins les ennemis de tout ce qui a préparé et amené ce déchaînement et n'entendons pas nous laisser enrôler pour n'importe quelle cause, hormis celle de l'élimination de toute forme de domination et d'exploitation de l'homme par l'homme.

Drames de l'occupation.

On n'a jamais vu au cours de l'histoire qu'une occupation étrangère ait pu s'effectuer sans qu'il en résultât de nombreux drames. La soldatesque — quelle qu'elle soit — marque toujours sa présence par toutes sortes de crimes et d'exactions à l'égard de l'habitant. Se conduire comme en « pays conquis » est une expression précise, commune à toutes les langues.

Les Allemands ne sauraient manquer à la coutume. Comme toutes les troupes d'invasion, il faut qu'ils vivent sur le pays. Peut-être sont-ils plus méthodiques, plus « ordrés » que d'autres dans l'art de détrousser l'indigène. L'antique droit de butin est accompli par eux avec le génie administratif qu'ils apportent en toutes choses. A l'arbitraire individuel, ils ont substitué les réquisitions en bonne et due forme de la Kommandantur. Pour n'être pas laissé à l'initiative spontanée du soudard, le pillage n'en est pas moins odieux au civil.

Le militaire allemand peut, hélas !, alléguer des précédents à son comportement d'aujourd'hui. Il est certain que les armées françaises qui tinrent leurs quartiers en Rhénanie et dans la Rhur après le traité de Versailles ne brillèrent pas par un excès d'humanité à l'endroit des naturels de ces régions. D'autres exemples dans le même sens pourraient être cités, et cela sans remonter jusqu'au ravage du Palatinat. Il est bien évident que l'homme qui souffre n'a que faire de ces rappels historiques. Il se soucie fort peu — c'est tout à fait compréhensible — que ses compatriotes aient pu traiter dans le passé des peuples voisins aussi inhumainement qu'il se voit traité aujourd'hui. L'expérience directe d'une réalité cruelle suffit à son édification. Les représailles contre l'occupant sont donc de tout temps.

Plusieurs atten'ats ont donc été enregistré en France occupée. Un officier a été tué cette semaine dans le métro parisien. Des sabotages sont constatés quotidiennement sur les voies ferrées et dans différentes industries. Tout cela devait arriver fatalement. Des sanctions draconiennes sont annoncées par le commandement allemand. Elles n'aboutirent qu'à aigrir davantage les rapports de la population avec la troupe. Les Allemands ont célébré naguère — nazis et communistes se

rejoignaient dans cette apothéose — un saboteur du nom de Schlagether, que les Français avaient fusillé lors de l'occupation de la Rhur. L'affaire servit longtemps de thème aux prédications nationalistes allemandes les plus violentes. Attendons-nous à ce que la répression envisagée fabrique des Schlagether par douzain s aux Français affamés de revanche.

Un des plus sûrs résultats de la boucherie actuelle sera dans un accroissement des antagonismes nationaux. Les répressions qui s'accomplissent à l'enseigne de l'ordre nouveau ne sont pas de nature à faciliter beaucoup l'avènement d'une Europe sans frontières.

La Terreur blanche.

Prenant prétexte du regain d'activité communiste constaté depuis le début du conflit germano-soviétique, le gouvernement de Vichy a jeté par dessus-bord les dernières fictions juridiques qui l'entravaient encore. De compte à demi avec les autorités d'occupation, le Maréchal entreprend la liquidation du péril bolcheviste. Dans la nouvelle tâche où l'ont appelé ses patrons du Comité des Forges, Pucheu n'a pas tardé à faire merveille. Depuis ce matin nous savons qu'il est un guillotineur allègre. Ce zélé personnage s'est entouré d'une brochette de renégats du communisme — on n'a que l'embarras du choix à Vichy, où ils sont très nombreux — pour mener à bien la chasse à l'homme. Que le sang de leurs anciens camarades soit léger aux délicieux garçons qui se prêtent à cette tâche !

Gageons que si Pétain a besoin de main-d'œuvre supplémentaire pour réprimer les troubles qui pourraient se produire, Hitler ne manquera de lui rendre par anticipation quelques troupes triées sur le volet, actuellement en captivité — renouvelant ainsi la politesse de Bismarck à Thiers, lors de la Commune, politesse que n'oublia pas le grand patriote Clemenceau, qui rétrocéda à Noske en 1918 une bonne partie des mitrailleuses livrées en exécution de l'armistice, de façon que les Junkers puissent massacrer tout à leur aise les spartakistes.

La bourgeoisie française a démontré maintes fois qu'elle ne craint pas la comparaison dans la répression. Peu de palmarès s'ornent de trophées semblables à ceux qu'elle remporta sur le prolétariat parisien au cours des journées de juin et de la semaine sanglante. Maintenant qu'elle a pris le parti de céder

la parole à Deibler, attendons-nous à ce qu'elle fasse couler le sang sans discrétion.

Tant de bon vouloir à complaire aux maîtres de l'Axe n'ira sans doute pas sans contrepartie. MM. Laval et Déat, hérauts de la croisade antisoviétique, viennent de l'apprendre à leurs dépens. Il est à craindre pour Vichy que l'auteur de l'acte — quelle que soit son origine politique — ne fasse école. Les lois de l'imitation jouent rigoureusement dans ce genre de choses, surtout dans des époques pareillement troublées. A.

L'immense attentat.

Eh! oui, il y a un attentat, un effrayant attentat commis contre l'humanité entière, celui de la guerre. Des centaines de millions d'hommes ont vu se décharger contre eux, sur terre, sur mer et dans les airs, non pas quelques balles d'une petite arme, mais celles innombrables de tout un formidable mécanisme de mort, ayant atteint le plus haut degré de puissance pour la destruction et le carnage. Or, une certaine presse qui n'a pas condamné les sinistres dictateurs qui de conquête en conquête ont allumé le terrible feu sur trois continents, s'attardent à condamner le patriote exaspéré ayant visé l'un des premiers responsables du cours tragique des événements. Le respect de la vie humaine est surtout invoqué pour ceux qui manquent le plus d'humanité et qui n'hésitent pas à tout sacrifier à leurs visées d'exploitation et de domination.

C'est depuis la visite en janvier 1935 de M. Pierre Laval à Rome que le monde a couru jour après jour à sa perte. Il suffit à le prouver de rappeler la chaîne tragique des événements depuis lors. Retenons surtout ce fait que l'Auvergnat, après avoir déclaré à Genève vouloir « le pacte, tout le pacte et rien que le pacte », devait ensuite se vanter d'avoir agi surtout de façon à faire échouer les sanctions et provoquer ainsi avec la faillite de la Société des Nations celle de la paix. Ce ne fut certes pas le seul coupable, mais sa responsabilité n'en demeure pas moins une des plus lourdes. L'individu est taré à tel point que Pétain lui-même dut s'en défaire, sachant que la France entière n'en voulait plus. C'est le Maréchal qui l'a ainsi le plus signalé au mépris et partant à la vindicte publique. Nous ignorons la cause précise de la retentissante destitution, mais elle a dû être bien grave pour avoir été maintenue à l'encontre aussi des Allemands.

A relire et à méditer

LA VOIX DE LA SOUFFRANCE.

Une caricature du *Simplicissimus* nous montre Bismarck et Bebel se rencontrant au Paradis et se serrant affectueusement la main. « C'est maintenant, dit la légende, que nous apprenons vraiment à nous connaître ». Il y a du vrai dans cette boutade. Voici bien longtemps que la « Sozialdemokratie » allemande, qui donnait le ton au socialisme du monde entier, n'était plus démocratique le moins du monde. Elle avait déserté la cause du Droit, pour s'inféoder à cette idée de force qui a été l'âme de l'Allemagne nouvelle; elle s'était soumise à une discipline aussi rigide que celle des régiments prussiens; elle avait foulé aux pieds cet idéal de liberté, au nom duquel les prolétaires de l'Allemagne, comme de l'Europe entière, s'étaient soulevés en 48. Et c'est pour avoir renié la liberté, que le socialisme vient de s'effondrer. Il avait dressé les masses à la servitude. Le dressage a servi à d'autres maîtres, voilà tout.

Les classes ouvrières ont méconnu que leur meilleure chance de salut était de faire de leurs enfants des hommes, et que l'on ne devient homme que par la liberté.

« Marchez au doigt et à l'œil! Abdiquez toute volonté entre les mains des chefs!... » Ce « drill » socialiste n'est il pas l'équivalent du « drill » militaire? L'un prépare l'autre. Le troupeau de moutons peut changer de berger et de chien, l'heure venue il n'en marchera pas moins docilement à la boucherie.

Ah! que voilà bien cet odieux machinisme humain, cause de tous les désastres de l'Europe! S'il triomphe, l'Europe est perdue, et le monde avec elle. Travailleurs de tous les pays, pauvres moutons qui tendez la gorge au couteau, voyez où l'on vous a conduits! Par centaines de mille, l'on vous tue et l'on vous mutile, parce que quelques ambitieux ont voulu remanier la carte du monde.

Les armées sont là en présence, s'affrontant en des batailles qui durent des semaines et des mois, sans qu'elles puissent s'entamer. Quand cela finira-t-il? Quelle est la voix puissante qui criera: « En voilà assez! » On en viendrait à souhaiter le « dies iræ », le jour de la colère, où les peuples, enfin soulevés d'une sainte indignation, balayeraient les gouvernements coupables du plus grand crime qu'ait connu l'histoire. Mais ce jour ne viendra pas, parce que les peuples ont été si bien dressés à la servitude, par leurs

maîtres et par leurs valets, qu'ils ne sont plus capables aujourd'hui d'être autre chose que de la chair à canon.

Encore une fois, « de quoi demain sera t-il fait » ? C'est l'angoissante question que chacun de nous se pose sans trêve. Et je crois que, pour la réponse attendue, il vaut mieux encore regarder en bas vers les masses inconscientes, qu'en haut vers les gouvernements plus inconscients encore. Les gouvernements ont intérêt à entretenir l'orgueil national, cause première du fléau. Les peuples souffrent en silence, mais le jour viendra où la souffrance criera. Déjà on entend sa voix bien timide encore.

La Semaine littéraire, 1914. Paul SEIPPEL.

VALEURS SPIRITUELLES !

Les croyances populaires constituent la religion universelle, celle de tous les peuples dans tous les temps et tous les lieux.

Elie RECLUS.

L'étude de la Religion dans les sociétés anciennes nous fait elle reconnaître un développement logique interne, par lequel elle s'élèverait d'un premier état encore grossier à une conception unitaire, capable de donner satisfaction aux réclamations de l'intelligence ? A cette question qui peut se ramener à des termes plus précis encore, tels que : La Religion est-elle susceptible de progrès ? L'histoire atteste-t-elle un progrès de cette espèce ? — nous avouerons franchement que nous inclinons, de plus en plus, à répondre négativement. En d'autres termes, entre le type de religion dit animiste, fétichiste ou naturiste, le type dit polythéiste et le type monothéiste, nous ne saisissons pas de différence appréciable. Le fait religieux primitif, essentiel, demeure constant et semblable à lui-même, malgré les variations apparentes de la théorie (c'est-à-dire de la doctrine mise sur pied par les théologiens). L'explication théologique n'a fait que voiler et fausser le fait religieux initial, très simple, très intelligible, en vertu duquel on a érigé un objet animé ou inanimé à la dignité de vertu ou puissance divine. Nous demandons, en conséquence, qu'on veuille bien tenir pour non démontrée la these très répandue, qui fait voir la religion s'élevant d'une sorte de localisation matérielle des forces divines à de larges vues d'ensemble. L'homme dit civilisé croit, en somme, ce que croyait son ancêtre de l'époque quaternaire, et il ne croit pas autre chose.

Maurice VERNES.

Sofismi di questa e dell'altra Guerra

Londra, 1° decembre 1914.

Caro Mussolini,

Io non ho potuto vedere finora nessun numero del *Popolo d'Italia* che, a quanto io sappia, a Londra non viene. Ma un amico mi scrive che esso, criticando la mia opinione sulla situazione attuale e sulla condotta che dovrebbero tenere i rivoluzionarii, dice che io cado in contraddizione poichè se è vero, come io penso, che la sconfitta della Germania potrebbe far scoppiare la rivoluzione in quel paese, è chiaro che il dovere dei rivoluzionarii è quello di aiutare a sconfiggerla.

La rivoluzione in Germania potrebbe impedire i tristi effetti che altrimenti risulteranno dalla guerra qualunque sia la parte vincitrice, e determinare un cambiamento radicale in tutta la costituzione politico-sociale dell'Europa; e quella rivoluzione non appare possibile se non nel caso che l'Impero tedesco sia sonoramente battuto. Mentre invece, da quello che so della situazione e dello stato d'animo attuale dell'Inghilterra e della Francia, mi pare che la sconfitta di questi paesi, lungi dal provocare un movimento rivoluzionario, non farebbe che accrescere la febbre patriottica e servire alle mire dei reazionarii e dei militaristi. Perciò mi auguro la sconfitta della Germania.

Ma non è detto che sia sempre utile il concorrere a produrre ciò che uno si augura, poichè spesso una cosa giova solo a condizione che non costi nulla, o, al più, che costi, materialmente e moralmente, meno di quello che vale.

Certamente niente è completamente equivalente nella natura e nella storia, ed ogni avvenimento può agire in favore o contro degli scopi che uno si propone: quindi in ogni circostanza si ha una scelta, un augurio da fare, senza che per questo convenga sempre di lasciare la propria diretta via e mettersi a favorire tutto quello che si giudica possa indirettamente giovare.

Noi possiamo, per esempio, desiderare che vada al potere un ministero piuttosto che un altro, — un ministero d'imbecilli e di ciechi reazionarii anzichè uno composto di uomini intelligenti, che saprebbero meglio illudere ed ingannare i lavoratori. Ma a che ci gioverebbe la debolezza e la cecità di un ministero se per farlo andare e per mantenerlo al potere diventassimo noi stessi dei sostenitori del governo?

La brutalità della polizia può in certi casi determinare un'insurrezione liberatrice, ma solo se si educa lo spirito pubblico a resistere alle prepotenze dell'autorita

Lo sviluppo del sistema capitalistico in una certa direzione può giovare ai fini dell'emancipazione del proletariato; ma se i proletarii si mettono a secondare gli sforzi dei capitalisti, finiscono col perdere la coscienza della loro posizione e dei loro interessi e diventano incapaci di emanciparsi, come ci dimostra la storia di certe organizzazioni operaie in Inghilterra e altrove.

E gli esempi potrebbero moltiplicarsi.

Per fare la rivoluzione, e soprattutto per far sì che essa non si riduca ad uno scoppio di violenza senza indomani, ci vogliono i rivoluzionarii; e se questi incominciano col mettere da parte le loro idee e gl'interessi specifici che rappresentano, se si solidarizzano con la causa delle classi dominanti nel loro paese e spendono le loro forze per aiutarle a vincere, essi non solo rinunziano alla possibilità di profittare delle situazioni rivoluzionarie che potrebbero prodursi durante o subito dopo la guerra, ma mostrano di ritenere essi stessi utopistico ed assurdo il programma che predicavano prima, e quindi si precludono la via ad ogni efficace azione avvenire.

C'è della gente, ancora attaccata ai vecchi pregiudizii di razza e di nazionalità, che è disposta a sacrificare ogni più alta idealità per avere il gusto di sapere che un paese è oppresso e sfruttato da uomini che parlano la sua stessa lingua piuttosto che da uomini che parlano una lingua straniera; e quella gente ha ragione di far gl'interessi di un governo o dell'altro, se crede che così facendo giova alle proprie aspirazioni.

Ma per coloro che mettono al disopra di tutto la causa della libertà, della giustizia e della fratellanza umana non vi può essere dubbio alcuno: — in mezzo allo scatenarsi delle più feroci passioni, quando le masse inconsce si lasciano trascinare dalle malvagie suggestioni delle classi privilegiate a scannarsi tra fratelli, essi debbono più che mai invocare la pace fra gli oppressi e la guerra agli oppressori, ed evitare ogni transazione, ogni dedizione ai proprii avversarii.

E questo è vero per i repubblicani, i quali non dovrebbero mai ed in nessun modo seguire la monarchia o spingerla a fare quello che essi considerano bene ed acquistare così nuova forza e nuovo prestigio. E' vero a maggior ragione per i socialisti, i

quali riconoscono che in ogni paese convivono due classi, due « nazioni », l'una sovrapposta all'altra, che sono, o bisogna rendere, irreconciliabilmente ostili. Ed è vero anche più per gli anarchici, che vogliono distruggere ogni qualsiasi regime di autorità e di pregiudizio e realizzare la fratellanza di tutti gli esseri umani nella libertà e nella solidarietà.

Del resto, quella mia speranza della rivoluzione in Germania non è che... una speranza tanto meno sicura quanto più i socialisti tedeschi, coll'idea di salvare la civiltà europea (sempre la stessa fisima!) dal despotismo russo, si sono messi al servizio del despotismo paesano.

Ti pare che sia abbastanza per voler trascinare il proletariato italiano nella lotta fratricida, e per rinunziare alla posizione fortunata, in cui si trovano i rivoluzionarii italiani, di poter conservare intatte le loro forze morali e materiali e potere, insieme ai rivoluzionarii dei paesi neutrali ed a quei rivoluzionarii dei paesi belligeranti che sono restati fedeli a loro stessi, salvare la causa dell'Internazionale e della rivoluzione europea?

E poi, dopo tutto, la cosa si potrebbe discutere fino a che si trattasse di azione volontaria. Ma in Italia si è soldato per forza: — vorresti tu dunque obbligare il governo ad obbligare i cittadini soggetti al servizio militare ad andare alla guerra, anche quando ciò ripugna alla loro coscienza?

E come potrai più parlare contro il militarismo?

Ti ringrazio della pubblicazione della presente che affido alla tua equanimità.

Errico MALATESTA.

* * *

Malatesta ha così risposto esaurientemente a quanti pretendono che un semplice augurio implichi l'obbligo morale di farsi ammazzare per attuarlo. Nel qual caso Mussolini, feroce antitripolino, avrebbe dovuto far guerra con turchi ed arabi contro gli italiani! Ma altri sofismi, altre deduzioni cervellotiche, fatte per colmo in nome della coerenza, si hanno oggi da parte non solo di nemici nostri, ma anche di qualche compagno che ha sempre l'animo in pena.

Anzitutto stabiliamo bene che quanto esiste, lo è malgrado noi e in odio nostro, e che tutto ciò che può derivarne di male venne da noi previsto, denunciato e combattuto, sfidando e subendo in certi casi persecuzioni e condanne. Ora, proprio quan-

do le nostre previsioni s'avverano, dovremmo riconoscere d'aver avuto torto e considerare i governi come previdenti e provvidenti nell'apprestare qualche misura o rimedio minimo al massimo danno! Spieghiamoci bene in rapporto coi fatti attuali.

Nessuno tra noi desidera certamente che la Svizzera sia coinvolta nella guerra, e ad evitarlo cointribuiscono in una piccola misura, armamenti, fortificazioni e mobilitazione. Ed ecco che si vorrebbe senz'altro farci riconoscere che i militaristi avevano ragione contro gli antimilitaristi. Si dimentica non solo che Stato e Capitalismo rendono le guerre quasi inevitabili, ma che la Svizzera ha fornito alla Germania ed all'Italia un minimo di cinque miliardi di franchi oro e lavora a più non posso ad accrescere il loro potenziale bellico. Cosicchè si può affermare chè i buoni elveti hanno maggiormente provveduto ad armare i loro eventuali nemici che a preparare la propria difesa! Enormità propria dello speciale patriottismo borghese!

Qualcosa di simile può dirsi di Francia, Inghilterra e Stati Uniti, che fornirono egualmente di crediti e di materie prime i due Stati nazista e fascista, ben sapendo il tutto destinato a fini bellici. E mentre oggi si proclamano soprattutto campioni della democrazia, furono complici di Hitler e Mussolini nell'imporre con una guerra atroce il fascismo alla Spagna. La Francia di Vichy ha del resto già buttato a mare la democrazia, per fare la corte al Führer nel modo più abbietto e nauseante. Il tradimento data già dal viaggio a Roma di Laval nel gennaio 1935, come il turpe rinnegato ebbe lui stesso a dichiararlo. Infatti, mentre a Ginevra affermava di volere « il patto, tutto il patto e nulla fuor del patto » della Società delle Nazioni, si vantava poi cinicamente d'aver fatto fallire le sanzioni contro l'Italia, fallimento che aveva per conseguenza quello di tutto l'organismo ginevrino è quindi del suo fine: la pace. Come pretendere chè noi ci si entusiasmi per chi ha tanta parte di responsabilità nella catastrofe attuale, e per di più che si riconosca loro non sappiamo proprio quale merito? L'espiazione presente certi popoli la debbono alla loro colpevole passività.

Che dire della Russia che gli staliniani ci esaltano, perchè è giunta ad una catastrofe immensa, anche dato che possa lottare a lungo come la China? Con qualsiasi regime borghese, industrializzazione, militarizzazione ed istruzione elementare si sarebbero avute con meno spesa e senza vent'anni di terrorismo.

Lo stalinismo non ha così nessun merito speciale e un'infinità di colpe per quanto ha commesso in Russia e in tutto il mondo. Il fatto della sua resistenza al più potente meccanismo mondiale di reazione non è più lodevole che da parte inglese. Se si tien conto dei 180 milioni di Russi, e che i Tedeschi sono appena la metà e già impegnati contro John Bull, l'*Armata Rossa* non ha più nulla di stupefacente, anche per quei che, come noi, augurano ben vivamente che non sia disfatta. In quanto al « geniale » Stalin fa piuttosto una meschina figura.

E poi, insomma, c'è unanimità nel dire che si hanno tutti i flagelli immaginabili, ed a quei che ce li hanno valsi, abbiamo per colmo da esse ne grati ?!?

PER UNA PARTENZA.

La *Tribune de Genève*, parlando della partenza d'un certo D^r^ Baccelli, capo del Fascio locale, promosso ad ispettore dei fasci di Rumania, pretende che « tutta la colonia italiana si è recata alla stazione a salutarlo un'ultima volta ».

Contenti anche noi di saperci sbarazzati d'un agente dell'Ovra, rileviamo la menzogna ridicola e colossale che « tutta la colonia italiana » — dodici mila persone e più — fosse alla stazione. Al più ci sarà stato la diecina d'impiegati del Consolato, qualche tirapiedi, il manipolo in camicia nera che sta facendo la guerra nella trincea della rue Céard e gli altri incimiciati della 5^a^ colonna, ma la grandissima maggioranza degli italiani a Ginevra è antifascista, nemica di quel regime che mantiene da sei anni l'Italia in guerra con tutte le sue terribili conseguenze, per un imperialismo campato in aria e sottomesso al supremo volere di Hitler !

Curiosi quei pennivendoli, che dopo aver tanto esaltato la democrazia e la libertà in questo 650^mo^ anniversario della Confederazione elvetica insultano più che mai la leggenda di Guglielmo Tell, come diceva il nostro Gori, col lodare tiranni e servi di tiranni, regimi imperiali e liberticidi, col porgere la mano ai carnefici e non alle vittime. Certi italiani intedescati del fascismo sono in tutto degni dei ginevrini fascistizzati, che si recarono a Roma a far atto di sottomissione a Mussolini e che vedrebbero volontieri Ginevra capitale d'una Savoia fascista. Il sogno di certi strani patriotti è la rivincita clericale contro la Scalata del 1602. D.

Dopo il baleno, il tuono

Nulla è più doloroso che il dover ricorrere alla violenza, l'essere cioè costretti a sostituire all'umanità la brutalità, sostituzione che storicamente venne di frequente esaltata, se dovuta ad un fine di resistenza all'oppressione e di liberazione o a colpire un odioso tradimento. E di tutti i tradimenti, il più infame è quello di chi dopo essersi fatto un nome ed un posto come araldo rivoluzionario, come militante dell'emancipazione dei diseredati, diventa arnese della peggiore reazione, fedifrago, fascista, forcaiolo. Di signori siffatti se ne sono avuti specialmente in Francia e in Italia, da più di cinquant'anni ad oggi, e tutti hanno goduto d'una vera e propria impunità, carichi tanto di crimini quanto di ricchezze e d'onori. Salvo errore, i due colpiti di Versaglia sono i primi della speciale categoria dei rinnegati del socialismo. L'attentato di Paul Colette ha così un significato suo particolare, anche perchè l attentatore non è comunista od anarchico, come lor signori avrebbero voluto, ma un sincero patriotta, esasperato appunto dal tradimento fascista della patria francese. Il suo atto ha corrisposto, del resto, ad un periodo di terrorismo feroce, reso necessario dalla crescente impopolarità dell'« ordine nuovo » del Pétain.

Non intendiamo qui riprendere il dibattito sugli attentati individuali. Nessuno ne può negare l'importanza, quando corrispondono ad un diffuso sentimento popolare, e, del resto, col fascismo si è avuto una serie tale di assassinii individuali e di eccidî, commessi impunemente tra la generale indifferenza, che certe declamazioni sul rispetto della vita umana fatte soltanto per le vite più scellerate non convincono ormai nessuno. Quei che le fanno sono in servizio comandato e retribuito, e per lo più individui disprezzabili e disprezzati. Quando si colpisce a morte la semplice stampa o distribuzione di volantini, vuol dire che non potendo sopprimere l'odio ormai generale da cui sono circondati, certi sedicenti « salvatori » cominciano a sentirsi perduti e si domandano angosciati come potranno salvarsi, al che anche la maggiore ferocità non è sempre sufficiente.

Fra centinaia di milioni d'uomini che tutto accettano, subiscono, soffrono, che tutto danno, e beni e forze e opere

e vite, come spicca l'uomo che afferma una volontà, un'azione, una rivendicazione propria, e non può farlo che col sacrificio della propria vita. E' bensì vero che milioni d'altre vite sono sacrificate, ma in modo oscuro, incosciente, forzato, ignobile, che l'espressione « carne da cannone » ha così ben reso! L'alternativa è tragica: quella d'essere carne da plotone d'esecuzione, da forca, da ghigliottina, da martirio! Come non vedere che la società nostra è condannata appunto per offrire invece di alternative di vita, alternative di morte. Comunque la storia, benchè raramente scritta da rivoluzionari, non ha pagine veramente gloriose che non siano di ribellione e non di sottomissione, di liberazione e non d'assoggettamento, di trionfo del diritto di tutti e non del privilegio di pochi.

C'è chi sembra aver perduto il senso delle proporzioni, specialmente nella stampa neutra della Svizzera. Dopo avere assistito indifferente ad attentati enormi, sanguinosi, micidiali contro milioni, diecine e centinaia di milioni d'uomini in Europa, in Asia e in Africa, senza pronunciare condanna alcuna e perfino plaudendo, vorrebbero ora commuovere tutte le fibre per un attentato minuscolo. Si noti altresì che si ebbe in mezzo ad una banda riunita per recarsi ad attentare alle vite del popolo russo, agli ordini dell'esercito tedesco, invasore, oppressore, massacratore e spogliatore della Francia! Fra i sostenitori dell'« ordine nuovo », c è davvero un grado d'incoscienza o d'infamia inaudito, soprattutto se si tien conto che si spacciano per i più veri e più maggiori patriotti! Lavorano ad accrescere con le vittorie tedesche le disfatte francesi. Come diventa comprensibile l'atto di Paul Colette a qualsiasi punto di vista!

L'oscuramento generale di paesi neutri e belligeranti va del pari con l'oscuramento delle coscienze dei loro abitanti. Qualche baleno che rompesse tanto buio, annunciatore di un ciclone che non fosse più quello d'un mostruoso meccanismo d'armi e di soldati, ma di popoli unanimi nel volerlo spezzare per far posto alla giustizia ed alla pace, ecco il nostro più ardente augurio. Il sentimento che la fine di questo sconvolgimento abbia da essere rivoluzionario, non per opera di governi ma dell'umanità intera, potrà solo avviarci ai grandi giorni di salvezza e di redenzione.

A CHE PUNTO SIAMO.

La guerra-lampo s'è risolta, com'era facilmente prevedibile, in una guerra di reciproco esaurimento. La Germania è costretta ad una continua fuga in avanti dall'enormità stessa delle sue necessità belliche pel mantenimento d'un colossale meccanismo di distruzione e di morte. Finora aveva potuto assennare tutti i suoi colpi relativamente con poche perdite e in poco tempo, senza però che il risultato fosse decisivo. Tutto porta a credere che l'attuale avanzata sul fronte russo le costi un enorme sacrificio d'uomini e di mezzi, che possono finire col costituire una passività disastrosa, invece dello scontato beneficio vistoso. Al punto di vista ideologico e politico la crociata contro il bolscevismo non ha avuto successo, anche perchè fascismo e nazismo ne sono in una certa misura delle copie. Hitler ha dovuto dirsi che l'audacia giova ai forti, ma nel caso presente potrebbe trattarsi di temerità risolventesi in una vittoria di Pirro. Dell' Italia non è più il caso di parlare, ridotta ad essere un povero satellite, malgrado tutta la fraseologia imperiale romana. Entrata in guerra credendo che stesse per terminare, ha dovuto chiamare i tedeschi nei mari che pretendeva dominare, i quali tedeschi, ammesso che fossero vincitori, vi sostituirebbero Francia e Inghilterra. Fortunati i popoli che non hanno « geniali » condottieri !

Somme ricevute = Sommes reçues

B.: fra compagni e amici a mezzo Fr. 70 — G.: vente 1, Jean 15, Gazier 1, Domingo 2, pique nique 5, C. J. 2, Pietro 5, Ad. 5, Ci 5, Lili 5 — N.: Rob. 20, Fr. 20 — Z.: Solito 4.

Totale entrate al 31 agosto		Fr. 160 —
Deficit al 16 agosto		Fr. 2396 45
Ventitreesimo opuscolo		200 —
Spese postali e varie		30 —
Totale uscite al 31 agosto		Fr. 2626 45
	Deficit	Fr. 2466 45

Se tutta la superficie abitabile del globo diventa la proprietà esclusiva di certe famiglie, coloro che non ne sono proprietari non hanno diritto alcuno ad occupare un posto sulla terra. Non esistono quindi che per tolleranza o sono tutti usurpatori; è solamente col permesso dei signori della terra che trovano dove posare il piede. Che se i padroni del suolo lo rifiutano loro, gli uomini senza terra potrebbero venir definitivamente espulsi an che dal mondo. Se si ammette che la terra possa divenire proprietà esclusiva, ne consegue che il globo intero è trasformabile in dominio privato di alcuni individui; ed in tal caso tutti gli altri non potrebbero esercitare le loro facoltà e nemmeno esistere che col consenso dei proprietari. E' dunque evidente che la proprietà esclusiva del suolo viola il principio della libertà eguale per tutti, perchè degli uomini che non vivono, non si muovono e non esistono che col permesso d'altri, non sono esseri liberi come i loro sovrani. Nè il dissodamento, e neanche la spartizione eguale del suolo non possono far nascere un diritto assoluto ed esclusivo, perchè spinto alle sue ultime conseguenze un simile diritto genererebbe il despotismo completo dei proprietari, diritto negato ad ogni istante dalle leggi votate dal Parlamento. Infine, la teoria del diritto collettivo d'eredità fondiaria riconosciuto ad ogni uomo è conforme allo sviluppo del più alto grado di civiltà, e per quanto sia difficile di tradurre questa teoria nei fatti, l'equità comanda rigorosamente che tanto sia compiuto.

Herbert SPENCER.

La balance n'est pas faussée, mais l'un pèse si peu et l'autre est si lourd.....